

La rencontre de Jeanne d'Arc et de Gilles de Rais

(*La Sainte et le Démon de Thierry ROLLET*)

Lorsque Gilles de Rais pénétra dans la grande salle, une onde mystérieuse le parcourut, comme un messenger surnaturel qui lui susurrerait que ce 6 mars 1429 ne ressemblerait à aucune des languissantes journées qui l'avaient précédé depuis que les capitaines s'étaient réunis à Chinon. En vérité, il lui suffisait, pour s'en convaincre, de contempler l'extraordinaire effervescence qui agitait ce jour-là la foule des courtisans. Partout, sous la frissonnante lumière des torches, s'entrecroisaient des robes de velours ou de brocart, des simarres épiscopales, des surcots cloutés d'argent ou de vermeil. Les huissiers, d'ordinaire chargés de maintenir un ordre relatif à la dignité du lieu, peinaient à canaliser l'ensemble des présents, allant jusqu'à fustiger quelques chaperons pour rappeler leur rang à certains curieux et audacieux. Mais les quelques quatre cents personnes présentes n'en avaient cure, tant l'événement annoncé ressemblait à une sorte de visitation.

Connaissant son rang aussi bien que tous les nobles présents, Gilles de Rais se fraya sans hésiter un chemin jusqu'aux abords immédiats du trône, sur lequel le Dauphin Charles semblait comme prostré, la tête dans ses mains, posture méditative qui ne trompait point ses familiers : le Dauphin était angoissé.

Gilles rejoignit donc devant lui le duc d'Alençon, Archambaud de Villars, envoyé du comte de Dunois, Bâtard d'Orléans, ainsi que les capitaines La Hire et Xaintrailles. Il prisait fort les deux premiers mais ne se sentait aucune affinité, même courtoise, pour ces derniers : d'anciens écorcheurs ramenés dans le camp du roi de France par intérêt ! Pouvait-on leur faire confiance ? Combien la reine Yolande, qui ouvrait sa cassette à profusion pour soutenir un dauphin fort appauvri, avait-elle donc payé Étienne de Vignolles, dit La Hire et Poton de Xaintrailles pour obtenir leur allégeance ? Gilles les attendait au combat. Et, d'après la rumeur accentuée par la prophétie, la venue de la *pastoure* annoncée semblait déjà réveiller des ardeurs et des courages guerriers que l'on croyait endormis pour bien longtemps.

– Le Dauphin paraît bien tourmenté, glissa Gilles à l'oreille du duc d'Alençon.

– Il l'est ! affirma ce dernier à haute voix, incapable, comme toujours, de se dominer quelles que fussent les circonstances. Va-t-il recevoir ange ou diablesse ? Nul ne le sait, pas même lui.

– Cette pucelle n'est point diablesse ! affirma Villars. Depuis deux jours qu'elle est ici, elle a déjà été exorcisée deux fois, en surplus de l'exorcisme pratiqué sur elle à Vaucouleurs sur ordre de Baudricourt. Une diablesse serait déjà retournée en enfer ! Sans nul doute, nous allons voir venir ici une messagère du Ciel, issue du peuple comme il se doit.¹

– Deux jours ! maugréa Gilles. Et l'on ne m'en a point averti !

– Comment voulez-vous qu'on le puisse, foutredieu ! gronda La Hire. Vous êtes toujours à courir par monts et par vaux !

– Du moins quand vous n'écoutez pas votre manécanterie d'enfançons, ajouta malicieusement Xaintrailles. À propos, comment vont-ils, ces chers petits ? Toujours aussi désirables ?

¹ Cette mentalité ne doit pas surprendre : l'époque a été sujette à de nombreuses interventions d'hommes et de femmes du petit peuple, qui se déclaraient « inspirés » ou bénéficiaires d'une visitation, ce qui rendait le fait assez courant, notamment en temps de guerre, d'épidémie ou de disette.

Gilles ignora le sarcasme, l'heure n'en étant point aux vaines querelles. Un brouhaha s'élevait d'ailleurs tout à coup du côté de l'entrée. On vit le roi bondir de son siège comme piqué par un frelon, demander à son valet un parchemin – « *La lettre de Baudricourt ! Il l'a relue plus de cent fois !* » murmurait-on alentour –, le froisser entre ses doigts nerveux, tourner la tête de tous côtés jusqu'à ce que la reine Yolande, flanquée de Colet de Vienne, ne vînt à lui pour lui toucher l'épaule :

– Il est temps, sire. L'heure n'en est plus aux attermolements. Il faut que vous voyiez la bergerette et qu'elle vous voie.

– Non, Madame, rétorqua le Dauphin, j'ai encore besoin d'autres signes que je suis seul à connaître. Je décide de soumettre la visiteuse à une nouvelle épreuve. Voyons...

Il scruta un instant le premier rang. Ses yeux s'arrêtèrent sur Alençon, puis sur Gilles, mais il eut une moue et pointa finalement son doigt tremblant vers un jeune écuyer² :

– Jean !

Jean d'Aulon, car tel était son nom, accueillit avec stupeur l'ordre du Dauphin de lui céder son chaperon et son mantel, tandis que Charles lui passait les siens. L'échange des vêtements terminé, il fallut encore procéder à celui des places, l'écuyer devant s'asseoir, à sa grande confusion, sur le trône, tandis que le Dauphin tâchait de se perdre dans la foule des courtisans – tout en demeurant au premier rang.

Comme tout le monde tournait de nouveau la tête vers l'entrée, Gilles suivit le mouvement...

...et reçut le choc de sa vie !

Encadrée de deux hommes d'armes chargés de lui ouvrir le passage – bien inutilement car la foule se fendait devant elle comme les eaux de la Mer Rouge devant Moïse –, arrivait une silhouette plus frêle encore que celle de Pierrenet, vêtue comme un damoiseau campagnard et coiffée au bol. Il émanait de cet être singulier une féminité pourtant avérée, ou, pour être plus juste, une expression et une tournure efféminées que la vêtue et la coiffure ne parvenaient guère à effacer. La femme-enfant – ou le damoiseau aux traits de fille – s'avancait à pas lents mais décidés dans la direction du trône. Son regard était tranquille, fixé droit devant lui, sans aucune fièvre ni fuyante timidité. La « bergerette » – que ce terme lui allait mal désormais ! – marchait et regardait comme si une force invisible la portait et dirigeait non seulement son allure, mais aussi jusqu'à l'éclat de son regard. Aucun trouble, aucune émotion apparente ne semblait l'habiter. On eût dit qu'une âme pénétrée de paix céleste venait de s'infiltrer dans la grande salle, comme apportée par un zéphyr inconnu jusqu'alors, pour s'acheminer vers un but qui paraissait d'une sûreté sans faille, ainsi que la volonté qui l'animait.

Jeanne la Pucelle, puisqu'il fallait désormais l'appeler ainsi, s'avança donc de cette même démarche quasi-aérienne jusqu'au pied du trône. Deux écuyers qui l'escortaient jouèrent leur rôle sans marquer d'étonnement apparent, c'est-à-dire qu'ils s'inclinèrent comme il se devait devant l'homme vêtu comme le Dauphin de France, mais qui n'était pas lui. Gilles, attentif à tous les détails, observa la Pucelle dont le regard s'était fait fixe et brillant comme deux braises ardentes – en vérité, on eût dit qu'il brillait d'une sainte colère !

Ce fut à peine si elle répondit au geste de Jean d'Aulon, qui la pria ainsi de s'approcher encore. Elle ne s'était même pas inclinée. Ce fut d'une voix sèche, presque cinglante, qu'elle rétorqua :

– Merci, messire, mais vous n'êtes point le Dauphin !

Un murmure de scandale parcourut l'assistance, puis s'enfla, roulant comme un tonnerre... qui mourut né : la jeune fille habillée en garçon s'était tournée vers la gauche du

² Titre porté à partir du 15^{ème} siècle par des hommes d'armes non adoués, c'est-à-dire non armés chevaliers.

trône et ses deux braises ardentes semblaient fouiller parmi la foule des courtisans. Sa voix claire questionna :

– Allons ! Où est le Dauphin, que je puisse lui transmettre le message que j’ai reçu du Très-Haut ?

Cela sonnait presque comme un ordre, de quoi scandaliser de nouveau la noble assistance, mais personne ne pipa mot, tout comme si un ange en visitation eut parlé à la place de la Pucelle. Volontairement, Gilles de Rais se plaça de manière à croiser le regard de l’insolente que nul ne songeait cependant à réprimander ; il n’aurait su dire ce qui l’avait poussé à attirer ainsi son attention, et ce furent ses lèvres qui s’ouvrirent, presque malgré lui, pour affirmer :

– Le Dauphin, c’est moi.

Après tout, puisque Charles semblait vouloir jouer... !

Le regard de Jeanne, de terrible qu’il s’était fait, redevint serein lorsque, comme deux ondes se rencontrant en un mystérieux confluent, il rencontra celui de Gilles. Nombreux furent ceux qui s’étonnèrent alors de la douceur de ces faisceaux d’yeux lorsqu’ils s’entrecroisèrent, puis du ton redevenu paisible de la Pucelle lorsqu’elle répliqua :

– Oh non ! Toi, tu es Barbe-Bleue...

Personne d’autre que Gilles de Rais n’esquissa le moindre sourire à cette étrange déclaration : la scène semblait toujours trop surprenante à tout un chacun. Seul, le Breton laissa filtrer l’air de contentement qu’il prenait d’ordinaire lorsqu’il rencontrait quelque plaisante figure ou quelque personne dont la tournure pouvait troubler ses sens si particuliers. Mais à ce moment, nul ne pouvait y faire vraiment attention.

**Lisez la suite dans *la Sainte et le Démon*
À commander sur ce site**